Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 28 (1890)
Heft: 19

Artikel: Tsacon se n'idée
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-191685

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

serions certes pas revenu, n'étaient les égards que nous devons aux dames, et tout particulièrement à notre correspondant, qui est une de nos anciennes et fidèles abonnées.

* * *

Lausanne, le 6 mai 1890.

De retour, après une absence de plusieurs mois, j'ai retrouvé à la maison, soigneusement collectionnés par un de mes locataires, tous les numéros du *Conteur* parus depuis mon départ.

On m'a fait remarquer tout particulièrement celui qui contient un article fort méchant, intitulé : *La femme modèle*, article dont vous avez essayé d'atténuer l'effet en publiant quelque temps après la contre-partie. Mais on ne me donne pas si facilement le change, et si j'eusse été à Lausanne à ce moment, je vous aurais dévoilé en détail les prétentions de messieurs les hommes, que je ne connais que trop pour mon malheur.

Ils s'imaginent en effet :

— Que les femmes ne sont nées que pour être leurs esclaves.

— Que le repas doit être prêt à la minute quand ils rentrent à la maison.

— Que le chapeau d'une dame peut être mis aussi lestement que celui d'un monsieur.

— Que nous pouvons faire notre toilette en un instant, et que tirer les sonnettes avec violence a pour effet de nous faire habiller quatre fois plus vite.

— Qu'ils savent tout faire beaucoup mieux que nous, — aussi bien soigner un petit enfant qu'attiser le feu.

— Qu'ils sont les seigneurs de la création. (Jolis seigneurs, en vérité !)

— Que rien ne peut être trop bon pour eux ; — car je suis convaincue que lors même que nous leur préparerions chaque jour des repas bien chauds, ils seraient encore mécontents et murmureraient de ce qu'on ne leur donne jamais de viandes froides.

— Qu'ils connaissent notre âge beaucoup mieux que nous.

— Qu'ils peuvent inviter qui bon leur semble ; mais si nous voulons seulement dire à notre chère maman de venir demeurer auprès de nous, ou que nous invitions une ou deux de nos sœurs encore demoiselles à passer quelques jours avec nous, on nous prévient qu'il n'y aura pas de paix à la maison aussi longtemps qu'elles y resteront.

— Qu'on peut apprendre la musique sans s'exercer, et qu'il est nécessaire pour eux de se précipiter hors de la chambre et de fermer les portes avec violence dès que nous ouvrons la bouche pour chanter la romance à la mode, ou que nous essayons de jouer la plus nouvelle polka.

— Qu'ils connaissent les toilettes et les chapeaux qui nous vont bien beaucoup mieux que nous-mêmes.

— Qu'il est nécessaire de faire pleurer une pauvre femme parce qu'il manque un stupide bouton à une chemise plus stupide encore.

Il faut vraiment que certains hommes croient que leurs femmes enlèvent à dessein les boutons de leurs chemises, si l'on en juge par le plaisir sauvage qu'ils trouvent à les en gronder.

— Qu'il ne nous est pas permis de nous évanouir ou de prendre la plus petite attaque de nerfs sans qu'on nous dise « de ne pas faire les folles. »

— Qu'il n'y a pas besoin d'argent pour l'entretien de la maison, et qu'il est très agréable pour une maîtresse de maison, lorsqu'elle s'avise d'en demander quelque peu, de rencontrer de sombres regards, de perfides insinuations sur « ce que nous pouvons faire de tant d'argent, » et de s'entendre dire que nous serons « la ruine de la maison. »

— Que la maison n'a jamais besoin d'être nettoyée, qu'il n'est pas nécessaire d'essuyer les tables, ni de battre les tapis, ni de renouveler l'ameublement, ni de mettre des couvertures neuves aux sophas ; bref, que chaque chose a le droit d'être usée, malpropre ou brisée, mais pourtant que tout dans la maison doit durer éternellement.

— Que nos filles peuvent apprendre la musique, la danse et avoir tous les talents imaginables sans l'aide d'un seul maître.

— Que les dépenses de la maison n'augmentent nullement en proportion de la famille, mais qu'on ne fait pas plus de frais pour dix enfants que pour un seul.

— Qu'aucun mari n'est parfait sans son cercle ou son club, et que, de nos jours, moins une femme voit son époux et plus elle devient folle de lui.

— Que c'est un de nos grands plaisirs de veiller en les attendant.

Je m'arrête, car toutes ces choses, dont je pourrais prolonger indéfiniment l'énumération, m'exaspèrent.

Faites du reste de ces lignes ce que vous voudrez, monsieur le rédacteur, et croyez-moi quand même votre dévouée et fidèle abonnée.

E. C.

Notre aimable correspondant ajoute au bas de sa lettre qu'elle pense que les divers points qu'elle vient d'indiquer à la charge des hommes suffisent pour le moment. Nous sommes, en cela, parfaitement d'accord avec elle. Mais elle se réserve néanmoins de leur consacrer un nouveau chapitre, s'ils s'avisent encore de prendre des airs pareils.

RÉD.

Un baiser inattendu.

Au nombre des divers incidents qui se sont produits dans le cours du voyage de M. Carnot, dans le midi de la France, il en est un qui est assez amusant :

A Nice, les représentantes du Syndicat des pêcheuses se sont présentées dans leur costume pittoresque, mouchoir écarlate sur la tête, robe blanche, et portant un énorme bouquet de camélias.

La présidente, — une fort belle personne, — s'avança vers le Président de la République et voulut lui faire un petit discours, mais sa joie était trop grande, son émotion trop vive, et, soudain, coupant court, elle se mit à crier : « Vive la France, vive la République ! »

Et comme M. Carnot souriait :

— M. le Président, dit la pêcheuse, il faut que je vous embrasse !

Et la présidente l'a fait comme elle l'avait dit.

* * *

Cet incident a remis en mémoire l'aventure arrivée, en 1848, à Lamartine. Mais le poète fut moins heureux que M. Carnot.

Une députation de femmes des Halles et Marchés vint le trouver, portant un superbe bouquet.

La manifestation était des plus touchantes, et Lamartine en avait les larmes aux yeux, quand la fantaisie prit à celle qui portait le bouquet de vouloir embrasser le poète.

C'était, à coup sûr, une brave et digne femme, mais, il faut le dire, elle était fort laide.

Alors Lamartine, après un moment d'hésitation, s'écria :

— Des femmes comme vous valent des citoyens, et les citoyens, on ne les embrasse pas, on leur donne une cordiale poignée de main !

Non seulement Lamartine esquiva ainsi l'embrassade gênante, mais encore ses paroles lui valurent des applaudissements enthousiastes.

On gosse que promet.

On hommo que sè promenâvè l'autra demeindze avoué sa fenna et son bouébo, eintrè dein on cabaret po sè dessâiti on bocon, kâ fasâi tsaud et l'avont martsi à pî. Quand sè sont z'u attrabliâ, l'hommo tapè avoué son bâton su la trablia po se férè servi, kâ y'avâi bounadrâi dè mondo dein la tsambra à bâirè.

— Apportez-voi deux chopes de bière, se fâ âo someiller !

— N'en demandes-tu point pou la mama, lâi fâ son bouébo, on crouïo gossè dè quatre ans et demi ?

Tsacon se n'idée.

Lâi a dâi dzeins qu'âmont mî la qualitâ que la quantitâ ; mâ y'ein a dâi z'autro que sont justo lo contréro, et por quoui mé y'a, mî va.

On lulu, que n'étâi pas dâi pe mâlins, étâi z'u à la fâire po s'atsetâ on tsapé, et s'ein étâi choisi ion que ne risquâvè pas dè pétâ ein lo s'einfonceint su la téta, kâ

quand l'avâi met, lâi catsivè lè z'orolhiès et lo cotson et reposâvè quasu su lè z'épaulès, et lo compagnon étâi d'obedzi dè lévâ la téta po vairè bé.

Enfin quiet! on arâi djurâ on gosse dè trâi âo quatre ans que s'étâi affubliâ lo bugne dè coumenïon à son pére-grand; et cé nové tsapé lâi allâvè quasu asse bin què clliâo qu'on aguelhiè su lè béclliès po époâiri lè z'osés.

— Mâ, mâ, Janot! se lâi fâ son vesin quand lo vâi sailli la demeindze avoué dlia benna, coumeint as-tou fé dè ta'tsetâ on tsapé dinsè, qu'est la mâiti dè trâo gros por tè?

— N'aré-yo pas étâ bin fou, se repond lo gaillâ, d'ein preindrè on pe petit quand poivo avâi césiquie po lo mémo prix!

La légende de Bacchus et du vin.

Bacchus, encore enfant, fit un voyage en Grèce, pour se rendre à Naxos. Fatigué, dans ce long voyage, il s'assit sur une pierre au bord de la route, pour se reposer. Jetant les regards vers le sol, le jeune dieu vit une petite herbe sortant de terre et il la trouva si belle qu'il pensa aussitôt à la déraciner et à l'emporter avec lui. Mais comme le soleil était très chaud, il eut peur que la plante ne se desséchât avant son arrivée; aussi prit-il un os d'oiseau et y introduisit-il le petit arbrisseau.

Dans la main du jeune dieu, la tige crût si vite qu'elle ne tarda pas à dépasser l'os par le bas. Comme il craignait encore de voir la plante se sécher, Bacchus regarda autour de lui et, voyant un os de lion, plus gros que celui de l'oiseau, il y introduisit ce dernier avec la plante. Croissant toujours, l'arbuste dépassa encore l'os de lion. Alors le dieu ayant trouvé un os d'âne plus gros encore que celui de lion, il y planta ce dernier avec le petit os d'oiseau et la plante qu'il contenait.

Il arriva ainsi à Naxos. Or, quand il voulut mettre l'arbrisseau dans la terre, il s'aperçut que les racines étaient si bien entrelacées autour des trois os, qu'on n'eût pu dégager la tige sans endommager les racines; et il dut planter le tout dans le sol.

La plante grandit rapidement. A la joie du jeune dieu, elle portait des grappes de baies merveilleuses. Bacchus les pressa et en fit le premier vin qu'il donna à boire aux hommes.

Mais alors le dieu fut témoin d'un prodige:

« Quand les hommes commençaient à boire, ils se mettaient à chanter comme les oiseaux;

» Quand ils buvaient davantage, ils étaient forts comme des lions;

» Et quand ils buvaient plus longtemps, leurs têtes se baissaient, leur raison s'obscurcissait, et ils étaient pareils à des ânes. »

Étiquettes de jardin. — Vous prenez de vieilles cartes de visites non glacées, vous écrivez dessus, avec une plume à large bec, ce que vous voulez noter, puis, lorsque votre écriture est bien sèche, vous trempez vos cartes dans ces résidus d'huile de boîtes à sardines qu'on rejette avec dédain comme inutiles. Après les y avoir laissées pendant une heure, vous les retirez et les essuyez bien. Ensuite vous les fixez à l'aide d'un clou à tapisser sur une petite flèche de bois. Ainsi préparées, vos étiquettes braveront les mauvais temps et pourront se conserver deux ou trois ans, suivant la qualité du carton.

La livraison de *mai* de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE contient les articles suivants: Abraham Lincoln, d'après de nouveaux documents, par M. A. de Verdillac. — L'oncle Ulrich. Nouvelle par M. A. Ribaux. — Les régiments suisses et la révolution française, par M. Edouard Secretan. — L'hygiène dans l'industrie, par M. E. Lullin. — Les origines de Faust, par M. E. Rod. — Le joueur de zither. Nouvelle, par M. J. Menos. — Variété. — Alexandre Vinet. A propos d'un livre nouveau, par M. P. Godet. — Chroniques parisienne, allemande, anglaise, suisse, scientifique, politique. Bulletin littéraire et bibliographie.

Bureau, Place de la Louve, à Lausanne.

Sommaire de l'Illustration nationale suisse du 3 mai: Histoire de la semaine. — Au pays de fantaisie, par Berthe Vadier. — A travers l'Italie, par H. Maystre. — La Cinquantaine, chansonnette. — Milda, conte, par Don César. — A propos des « Étrangères », F. Amiel. — La perle noire, par V. Sardou. — Chronique scientifique, par Emile Yung. — Bibliographie, par Julie Annevelle. — Revue financière. — Audition de chant. — Carnet de la Ménagère, etc. *Gravures*: M. Revillod. — La Sibyle de Cume. — Jeune Amour et Vieux-vin. — L'Ile Rousseau.

Dieu vous bénisse! telle est l'expression dont on salue un éternuement. Un chercheur croit en avoir trouvé l'origine, qu'il explique ainsi, à l'aide de sa féconde imagination, et en remontant aux temps mythologiques.

Prométhée, achevant de modeler la maquette d'argile du premier homme, voulut lui donner la vie en plaçant sur son nez une baguette qu'il venait d'allumer au foyer des dieux, dérobé par lui. Le premier homme, dont les narines furent désagréablement chatouillées par cette fumée âcre, éternua et manifesta ainsi son existence. Et Prométhée enchanté de la réussite de son œuvre, salua cet éternuement d'un « Grand bien te fasse! » et cette formule retenue par notre premier ancêtre, aurait été transmise par lui, avec quelques variantes, à la postérité.

Mais pour sortir du domaine de la fable, disons en passant que le « Dieu vous bénisse » ne date point d'hier. Les Grecs, en cette occasion, prononçaient un compliment qui différait un peu par la forme, mais qui, dans le fond, était indentique à celui-là.

Les anciens en effet, considéraient l'éternuement comme un avertissement de source divine. Les uns prétendaient que cet avertissement était fatal, annonçait un malheur prochain, une maladie grave, la perte de la fortune ou la mort imminente. Les autres, d'un esprit plus enclin à la gaîté, voyaient au contraire dans l'éternuement un heureux présage, l'annonce d'une joie.

Aristote prétendait que l'éternuement était heureux quand il se produisait entre minuit et midi, malheureux entre midi et minuit. Catulle faisait une autre distinction: Si l'on éternue à droite, c'est heureux, mais si l'on éternue à gauche, hum! c'est grave!

LE TREIZIÈME A TABLE.

PAR JEAN BARANCY.

Il y a quatre ans de cela, je reçus l'invitation suivante:

« Monsieur et madame Mosette ont l'honneur de vous faire part du mariage de mademoiselle Danielle Mosette, leur fille, avec monsieur Hector Grébin, et vous prient d'assister à la bénédiction nuptiale qui leur sera donnée, le mardi 20 courant, à l'église Saint-Yves. »

L'invitation arrivait d'Arcade, un joli village du Midi. Derrière la page officielle je lus une longue lettre de mon ami Mosette et quelques lignes d'une écriture fine, où la fiancée me disait elle-même le plaisir que lui ferait ma visite.

Mai jetait partout la note gaie de son soleil et de ses chansons et déjà j'étais embarrassé du choix de ma villégiature annuelle. Cette lettre me fixait.

— Allons à la noce.

Et je partis le lendemain, sans prévenir là-bas que j'allais arriver, me faisant une joie de la surprise réservée. Je n'avais pas revu Mosette depuis près de dix ans. Me reconnaîtrait-il seulement? Dix ans, cela change un homme! Et sa fille? sa mignonne Danielle que j'avais quittée toute gamine, avec de grands yeux ingénus, curieux et interrogateurs, moi-même la reconnaîtrais-je?

* * *

C'est joli au possible, ce village d'Arcade, fleuri comme un jardin, ensoleillé comme les yeux d'un enfant, et je reconnus tout de suite, en débarquant, avec des battements de cœur plus violents, la place entourée de mûriers, la route un peu grimpante qui contourne le couvent des Pères blancs, à quelques minutes de là, et, enfin, sur la gauche, presque en face du couvent, dans un fouillis d'arbres, le groupe des maisonnettes basses aux façades roses ou jaunes, ce qui est une mode du pays.

L'église Saint-Yves, lézardée, moussue, avec son toit d'ardoises et son clocheton élancé, envahi, comme les murailles, par